

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

« Nous ne saurions dire si les femmes étaient bien habillées, nous avons simplement observé qu'elles avaient toutes des robes couleur poussière. » Ainsi s'exprimait dernièrement un aimable sportman, que l'on accablait de questions sur les toilettes des femmes à la première journée de Longchamps.

Il paraît que la vérité ne sort pas seulement de la bouche des enfants, car cet observateur a dépeint, sans peut-être s'en douter, la physionomie de la mode actuelle. Seulement, n'étant pas familiarisé avec le langage de la Mode, ce n'est pas du mot propre, — du mot mastic, — qu'il s'est servi pour exprimer son idée.

Le goût du jour, en effet, se dessine nettement à l'heure présente, où tout ce qui constitue la toilette d'une femme élégante offre cette couleur uniforme de gris mastic. Nous devons ajouter qu'on a eu le tort d'englober dans la même famille la teinte beige et la teinte puce; mais, puisque le fait existe, il faut bien l'accepter et en tenir compte. Il est bien certain qu'on ne voit plus que des costumes en tissu beige ou mastic; des mantelets, paletots, duster-coat, etc., de couleur beige; enfin, des chapeaux du plus grand air sont garnis de bouillonnés de plusieurs nuances mastic ou beige, avec plumes de teintes assorties. La perle beige pour galon et frange, et le bouton mastic pour garniture de robe sont encore en plein dans la situation.

On sait, du reste, qu'avec la mode il n'y a pas de raisonnement possible à tenir. Elle accepte ou repousse les choses, — et même les gens, — sans avoir plus de raisons pour les unes que pour les autres. Il suffit qu'une jolie femme s'engoue d'un objet quelconque pour que tout le monde marche à sa suite.

Voilà un motif suffisant, par exemple, pour que la robe courte devienne bientôt favorite! Mais nous n'en sommes pas encore là... et nos lectrices nous permettront de rectifier, à ce sujet, un malentendu qui existe entre quelques-unes d'entre elles et nous.

Jamais nous n'avons voulu prétendre que la robe longue fût

détrônée ou près de l'être. Nous savons trop bien qu'une femme élégante ne se privera pas volontiers, et d'une façon définitive, du déploiement des longues draperies de sa jupe. Cela est bien entendu. — La robe courte ras-terre est réservée, dans notre pensée, aux voyages, aux excursions, aux promenades à travers l'Exposition universelle; sa place, enfin, est partout où une traine qu'il faut tenir devient une sujétion insupportable. D'ailleurs, si la

mode est faite pour tous, le goût individuel est à chacun: donc, portera la robe courte, en définitive, qui voudra. Nous pensons que la question est maintenant comprise.

Il n'y a pas de milieu, aujourd'hui, en fait de confections: le mantelet-visite ou la mort! (C'est la fin de l'élégance que nous voulons dire.) On ne sort pas de là dans les cercles parisiens. Il est juste d'ajouter que ce modèle est plein de grâce et convient aux femmes de tout âge. Lorsqu'il est bien tendu sur le dos, il cambre agréablement la taille, qu'il allonge et fait paraître plus svelte. La forme la plus usitée en ce moment est celle-ci: de très-longs pans carrés devant, le milieu du dos cintré, avec des manches moitié visite moitié dolman. — Nous citerons, à titre d'exemple, un mantelet-visite en sicilienne. La couture du milieu du dos est garnie de franges reversibles, qui se composent de boules satinées, — sorte de croissant, — avec jais taillé. Ruche de dentelle au cou et sur les bords du devant, fixée de place en place par des macarons au crochet brodés de jais. Les bords

extérieurs du modèle sont ornés d'une ruche plus petite, avec un effilé pareil au précédent.

Le jais est redevenu la passion du jour; c'est, du reste, une maladie périodique: nous n'en sommes pas plutôt guéries qu'on nous en voit reprises avec plus d'intensité. La passementerie en est envahie: ce ne sont que jolis motifs en ganse soufflée, entremêlée de jais fin faisant bordure, ou gracieux médaillons de style Louis XV, etc. Le jais accompagne encore les belles franges de soie laminée ou de lacet gaufré dans les proportions les plus agréables. D'un autre côté, nous avons noté un genre « tout jais »



P. N° 412. — CHAPEAU *Mercédès*.

Modèle de M^{me} Esther (rue Richelieu, 110).

qui comprend des franges, des dentelles, des entre-deux, etc., le tout d'une légèreté étonnante, à pouvoir être employé pour robes de grenadine. Nous engageons nos lectrices à prendre bonne note de ce détail.

Nous avons horreur des préjugés, surtout à propos de modes : aussi applaudissons-nous des deux mains à l'heureuse pensée qu'on a eue de conserver le satin au delà de la saison des frimas. Autrefois, en effet, on serrait avec soin robes, confections et chapeaux de satin, sitôt Pâques arrivé; aujourd'hui, au contraire, nous porterons du satin jusqu'au cœur même de l'été.

Les rubans nouveaux sont en satin et faille, ou en moire et satin. Nous ajouterons, comme renseignement utile, qu'il y a des largeurs nouvelles, de l'étroit pour les bouclettes, et du n° 100 pour écharpes et larges pans, que les couturières utilisent si habilement sur les costumes élégants. — Un exemple entre plusieurs : Robe princesse en faille noire, complètement recouverte de gaze mousseuse de laine noire; grosse ruche de satin au bas de la jupe, les bords garnis de petits plissés de satin vieil or. La gaze est drapée gracieusement sur la faille derrière, et les plis sont retenus par de longs flots de ruban étroit en satin noir et vieil or. Plastron de satin noir, plissé à plis plats maintenus sur toute la longueur du milieu de devant. Le corsage forme deux larges pattes carrées, qui se trouvent réunies sur le plastron par deux boutons. Col *Directoire* en satin noir plissé, descendant comme des revers de châle sur les côtés du plastron, avec même bordure de plissés vieil or. Une cravate de satin noir, à doublure jaune, forme un nœud au bas du col. Répétition du nœud vers le bas du plastron, qui se termine d'une façon indépendante, c'est-à-dire comme un volant. Les manches sont garnies d'un très-haut parement de satin plissé, pareil au col et coupé de bracelets de satin, noir et vieil or, noués dessus.

Quelques personnes, nous dit-on, éprouvent de l'embarras à habiller une fillette, une jeune fille. Rien de plus simple pourtant. Ce qui est de mise pour elles, c'est le costume ordinaire de femme, établi et réglé avec une grande simplicité : polonaise, robe princesse drapée d'une écharpe; ou bien jupon avec tunique drapée et corsage à petites basques. Voilà tout le mystère! On observera, toutefois, qu'à dix-huit ans seulement une jeune fille peut porter une traîne, et encore faut-il que celle-ci soit courte. Il est bon d'ajouter qu'il faut nécessairement tenir compte des modifications que la mode apporte, de temps à autre, dans l'état général du costume.

Ainsi que nous le disions dernièrement, le corsage blouse, avec tunique « lavandière, » est empreint d'un caractère tout à fait jeune, qui s'accorde avec les idées que nous émettons. Est-il besoin de rappeler à nos lectrices que ce corsage se fait avec empiècement et fronces, le tout serré à la taille par une ceinture? La tunique « lavandière, » ainsi nommée à cause de son relevé de tablier, fait de bas en haut et fixé sur les côtés, convient bien à une jeune fille. Sur une robe princesse, on simule l'effet du retroussis par une écharpe posée à plat sur le devant, de façon que la couture soit en dedans et qu'en la relevant elle produise l'effet désiré.

Nous indiquerons, à propos de garnitures convenables pour toilettes de jeune fille, les petits volants froncés, la ruche à la vicille, la ruche ordinaire, le plissé encadrant un biais, etc. Quant à la passenterie, c'est un genre trop élégant pour ces gentilles mignonnes; qu'elles veuillent bien nous pardonner cette franchise. La dentelle de Mirecourt, le tulle torchon et la dentelle russe, voilà de précieux éléments à leur service. Cette dernière dentelle est en fil écu avec fils de couleur faisant broderie.

Nous devons répéter bien vite un oubli d'autant plus grave que les fleurs qui inondent Paris et embaument l'air nous le rapprochent journellement. Il s'agit d'indiquer à toutes les femmes qui ne le connaissent pas le gentil serpent porte-bouquet aux yeux de rubis ou d'émeraudes. Pour ne parler que des plus sim-

ples, nous dirons que le corps est en or, en argent ou en nickel, qu'il se déroule en spirale, laissant un espace intérieur suffisant pour recevoir les tiges d'un bouquet. Ce nouveau bijou se pose comme une broche ordinaire.

Mary d'AUBERVILLE.

Description de la gravure dans le texte.

P. N° 412.

CHAPEAU *Mercèdes*. — Ce modèle est en paille nacrée. La passe relevée d'un côté, est bordée d'un ruché de ruban jaune paille. Les brides sortent d'un nœud de ruban qui orne les côtés de la calotte. Le sommet du chapeau est, pour ainsi dire, recouvert par une couronne de fleurs en nacre.

G. N° 865.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Costume de faille puce et « bouclette » de laine assortie, mouchetée de blanc ivoire. — Jupon de faille, monté à plis plats, s'ouvrant en éventail pour la traîne. — Tunique princesse en bouclette, fermée devant par une ligne de boutons de nacre. Le milieu du dos, en faille, forme une simple basque; les côtés du dos appartiennent à la tunique et tombent en deux longs pans triangulaires qui se croisent sur le jupon. Un dépassant de laine blanc ivoire suit tous les bords de la tunique, y compris les pans et le dos. Les manches sont terminées par un plissé de faille que surmonte une bande de même étoffe, dont les bouts se croisent dessus. — Lingerie ruchée, avec jabot. — Chapeau de paille ivoire. Écharpe de gaze, de ton puce, drapée autour de la calotte; aigrette de plumes de coq rouges sur le côté. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de faille et broché de laine vert myrte. — Jupon de faille à longue traîne rajoutée derrière par une tête ruchée. Un liséré borde l'ourlet de la jupe que garnit encore un volant plissé, posé assez haut dessous. — Echarpe-tablier en broché, drapée autour de la jupe, qu'elle recouvre presque en entier devant; les bouts sont croisés derrière. Corsage-blouse froncé à la taille, où elle est fixée à une ceinture. Empiècement de broché dans le haut du dos, se continuant devant par un rabat volant que termine un nœud. Les manches, moitié en broché, moitié en faille, sont entourées d'un bracelet de faille et terminées par une draperie et un plissé. — Lingerie de toile. — Chapeau de paille, à passe plate. Le fond, également plat, est entouré d'une guirlande de pâquerettes et garni derrière d'une traîne de boucles de ruban vert myrte et ivoire, terminée par une rose. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 866.

TOILETTES D'APPARTEMENT. — 1. Costume de faille et cachemire caroubier, pour petite fille de quatre ans. — Jupon de faille, entouré d'un volant plissé. — Redingote de cachemire fermée d'abord en droite ligne, puis en biais sur le côté; les bords de l'ouverture sont lisérés d'un cordon blanc et garnis de boutons de faille; col rabattu, liséré de même, ainsi que le parement des manches, qui est aussi garni de boutons de faille. — Lingerie plissée. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume d'alpaga loutre, pour petit garçon de quatre à cinq ans. — Pantalon court, à ceinture fermée de côté. — Blouse avec empiècement devant et derrière, serrée à la taille par une ceinture en pareil, et fermée sur un des côtés du devant. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume de faille puce et casimir mastic, pour jeune fille. — Jupon de faille, à longue traîne et sans garniture. — Polonaise en casimir; le devant, de coupe princesse, forme un large tablier qui va se draper derrière sous un nœud de ruban. Le dos constitue une longue basque bordée de boutons de nacre qui remontent sur les côtés. Une écharpe de faille puce part de chaque côté de la basque, pour former un nœud bayadère sur le milieu du tablier. Une patte en casimir se boutonne sur le devant du corsage; elle resserre les bouts de la cravate de faille, qui rappelle l'écharpe. Une draperie de faille, traversant un parement, orne le bas des manches, qui flottent au-dessous du coude. — Lingerie en toile avec ourlets à jours et bande brodée. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4. Costume de cachemire beige foncé. — Robe princesse, avec plastron de faille devant et derrière. Des rubans assortis s'entre-croisent à la taille et se terminent sur le côté par un nœud en pareil. Même disposition de ruban au bas des manches. — Lingerie plate. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1509 E.

TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Costume de foulard lilas et casimir mauve, pour petite fille de sept à neuf ans. — Le milieu du dos, de coupe princesse, est en faille et tout plissé; un empiècement de casimir en forme le bout. Le devant constitue à la fois un corsage-habit, dont les pans tombent derrière, reliés par une patte, puis un jupon de foulard plissé, qui se réunit aux plis du dos. Le corsage est fermé par une ligne de boutons de nacre: mêmes boutons sur la poche, sur le parement des manches et à la patte de l'habit. — Chapeau de paille de riz blanche, la passe relevée derrière est garnie d'un groupe de bouclettes de rubans lilas. Un ruban semblable entoure la calotte, que garnit une plume mauve. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume de cachemire blanc pour bébé de deux ans. — Robe anglaise ayant plusieurs petits côtés. Le bord inférieur est découpé en languettes triangulaires reposant sur un volant plissé. — Large col rabattu, fermé devant par un nœud de ruban étroit. Languettes et volants plissés au bas des manches. — Lingerie plissée. — Chapeau bébé en cachemire, à fond mou, entouré d'un ruché de foulard. Nœud de ruban et plume blanche sur le sommet devant. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume de cachemire beige, faille de même ton et velours plus foncé pour fillette de quinze à seize ans. — Jupon de faille entouré d'un volant plissé. — Polonoise de cachemire, fermée sur le devant par une bande de velours et des boutons dorés. Un revers de velours orne le bord inférieur du côté gauche, que relève, au milieu derrière, un nœud avec boule d'or. Large col de velours, et biais de velours au bord du parement des manches. — Lingerie plate. — Chapeau rond en paille d'Italie, entouré de ruban beige avec nœud et plume derrière. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4. Costume en faille et popeline de deux tons gris, pour petite fille de six à huit ans. — Robe princesse en faille, recouverte par une sorte de tablier à bretelles en popeline. Ce tablier est boutonné au milieu du corsage; les côtés le sont également par des boutons de corozo de teinte assortie. Parement de popeline au bas des manches, avec boutons semblables. — Chapeau de paille anglaise. La passe, bordée de velours noir, est relevée sur le côté par un nœud de ruban et une plume de coq. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

5. Costume de faille et foulard feu de deux tons pour petite fille de huit ans. — Jupon de faille bleue. — Polonoise de foulard bleu pâle fermée devant par une ligne de boutons de nacre. Le dos est orné dans le haut d'un plastron de faille, encadré par deux revers garnis de boutons. Deux revers semblables ornent le bas du dos; ils sont posés sur les bords de l'ouverture. Même garniture en plus petit à côté de la précédente. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille de riz blanche, à passe relevée, avec bandeau de foulard bleu pâle dessous. Velours bleu plus foncé, autour de la calotte, noué derrière et plume au sommet. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description de la gravure coloriée L. N° 165.

Annexe spéciale des éditions N° 3 et 4.

TOILETTE DE VISITE. — Costume en fantaisie quadrillée gris mastic, faille vert bronze et velours frappé. — Jupon de faille à longue traine, entouré d'un premier volant ruché à gros plis distancés, puis d'un second volant monté à plis creux; chacun de ces plis est séparé par une bouclette de faille. — Polonoise en fantaisie: le dos, de forme princesse, à longue traine. Le milieu du corsage, devant, est garni d'une bande de velours frappé, encadrée de deux plissés de faille coquillés sur les bords. Un tablier supplémentaire est ajouté au bas de cette partie du corsage, et des draperies se perdent dans les coutures du petit côté. A cet endroit, le bord de la polonoise, préalablement doublé de faille, se renverse et forme revers; un relevé lavandière, formé d'une large bande de velours frappé, fixe ce revers.

Le bas de la polonoise est orné d'une bande de velours pareil. Plissés de faille et parement de velours frappé au bas des manches. — Lingerie plissée. — Capote de paille d'Italie, garnie d'un ruban de satin mastic croisé derrière la calotte et constituant les brides. Piquet de roses au sommet. Prix du patron épinglé : 8 francs.

Description de la planche de chapeaux N. n° 1.

Substituée à la gravure coloriée N° 1509 E pour les Abonnées qui en ont fait la demande.

1. — Toque de paille noire, bordée de velours noir. Piquet de fleurs sur le devant, composé d'un bouquet de lilas blanc et d'une rose rouge, avec feuillage tournant sur le côté. Touffe de plumes noires sur le sommet. Une plume amazone longe le côté de la toque et retombe derrière.

2. — Capote de paille anglaise blanche. La passe est mélangée de galon d'or alternant avec la paille et doublée de satin jaune. Des bouclettes de ruban pareil s'échappent du bord même de la passe. Piquet de marguerites en nacre fixé au sommet et formant traine sur le côté, avec feuillage varié. L'autre côté du chapeau est garni de nœuds de satin, de couleur paille, et les brides sont pareilles.

CHRONIQUE MONDAINE

Autrefois, au bon temps des traditions, les courriéristes avaient la promenade de Longchamps, pour leur servir de thème et compenser la pénurie des menus faits mondains à cette époque de l'année; mais, aujourd'hui, le fameux défilé de la mode n'est plus qu'un souvenir, comme le cortège du bœuf gras, et cette dernière ressource échappe au chroniqueur aux abois. La fête des Rameaux pas plus que les œufs de Pâques ne lui offrent une matière digne d'attrait, et les éphémérides les moins scrupuleuses ne veulent plus en entendre parler. Il ne sait vraiment où donner de la plume.

La mode n'a pas encore fait ses manifestations printanières, et les courses du bois de Boulogne n'ont servi de prétexte à aucune révélation en matière de toilette.

Les femmes continuent de porter au corsage des bouquets de fleurs naturelles, dont elles passent la tige dans des serpents minuscules ornés de pierreries ou bien qu'elles attachent avec des broches formées de leur petit nom, écrit en lettres cursives à l'anglaise, en métal ou en pierreries. Ces broches nominatives font concurrence aux lézards, dont les filles d'Eve ont abusé terriblement cette année. La montre, attachée à la ceinture par une châtelaine, joue aussi un rôle important dans les accessoires de leur toilette. On en fait de tout style et de tout métal; tantôt de style Louis XVI, en or, tantôt en argent oxydé, avec ciselures et incrustations d'émaux. Ajoutez à cela la chaîne passée à la ceinture et qui tient l'éventail, et, en dehors des bijoux ordinaires, vous aurez toute la série des menus objets destinés à compléter la parure féminine.

Les bijoux en cheveux redeviennent de mode, et nous ne savons vraiment trop pourquoi, car ce genre d'ornement nous a toujours semblé des moins élégants, parfois même des plus grotesques. C'est le sentimentalisme prétentieux du dernier siècle qui donna la vogue à ces bijoux, dits de souvenir.

Auparavant, ces bijoux en cheveux étaient presque exclusivement réservés aux hommes. Ils portaient ainsi en bague ou en bracelets le souvenir des dames de leurs pensées. D'Aubigné raconte, à ce propos, dans ses *Mémoires*, un trait fort caractéristique.

Durant les guerres de Henri IV, il se trouva une fois combattre corps à corps avec un certain capitaine Du Bourg. Au plus fort de l'action, d'Aubigné s'aperçut qu'une arquebusade avait mis le feu

à un bracelet de cheveux féminins qu'il portait au poignet; aussitôt, sans songer à se défendre soi-même contre les coups de son adversaire, il ne s'occupa qu'à sauver son précieux souvenir. Du Bourg, touché de ce sentiment, abaissa immédiatement la pointe de son épée et se mit à tracer sur le sable un globe surmonté d'une croix.

Cette anecdote prouve que l'usage pour les hommes de porter un bracelet, usage si répandu aujourd'hui en Russie et en Angleterre, n'est pas nouveau et que nos bons aïeux ne dédaignaient pas ce genre de parure.

Le prince Léopold d'Angleterre, qui vient de passer quelques semaines à Nice, a été, ainsi que son frère, le duc d'Edimbourg, un des grands patrons du bracelet pour les hommes parmi la fashion d'Angleterre.

Avant de quitter Nice, le prince a fait à quelques privilégiés réunis chez madame Spencer Cowper une surprise très-appréciée. Il a chanté au piano plusieurs morceaux en s'accompagnant lui-même. Le prince Léopold possède une voix très-sympathique, qu'il dirige avec infiniment de goût et d'art.

Parmi les favoris de cette audition princière se trouvaient Mme d'Auzac, qui chante elle-même d'une façon remarquable, Mme la vicomtesse Vigier (autrefois la grande cantatrice Cruvelli), la comtesse Branicka, la princesse Sapieha, la comtesse de Borgo, la comtesse Starzynska, Mme Rimsky Korsakow, Mme Harris, le prince Charles Radziwill, le comte Orsetti, le comte de Lannoy, le comte Pertuisati, etc., etc.

Ses talents de musicien n'empêchent pas le prince Léopold de s'adonner aux études scientifiques les plus abstraites. Il écrit en ce moment un ouvrage sur les effets de la lumière, qu'on dit appelé à faire sensation dans le monde savant.

La mort vient d'emporter une femme qui aurait pu servir de modèle à plus d'une mondaine de notre temps et qui avait su cantonner son existence dans un domaine bien noble, celui de la charité; nous voulons parler de Mme Dufaure.

Mme Dufaure avait été une épouse héroïque; elle avait soutenu son mari dans la mauvaise fortune, elle avait projeté sur lui, aux heures de triomphe, le reflet de sa simplicité et de sa modestie.

On a vu souvent cette femme sympathique, les yeux baissés, vêtue de couleurs sombres, contrainte, de par la situation élevée de M. Dufaure, à assister aux réceptions officielles de son entourage, à présider des œuvres de charité, et cherchant toujours à effacer sa personnalité.

Elle eut avant tout les rares vertus du foyer, l'amour des siens, le culte de la famille, une religion saine, large, fortifiante; elle fut pieuse, certes, mais de la bonne manière, sans affectation, sans étalage, sans ostentation comme sans fausse honte.

Fille du comte Jaubert, qui fut pair de France, député du Cher et ministre des travaux publics en 1840, quelque temps avant que M. Dufaure héritât de ce portefeuille, elle sentit, dès son enfance, de quel exemple sont pour la jeunesse un père honnête homme et une mère austère.

Telle elle avait été élevée, telle elle éleva ses fils. Gaston Bois-sier devint leur précepteur et leur donna cette éducation sérieuse, presque sévère, qui seule peut faire des hommes aujourd'hui. Elle se consacra à eux tout entière, les surveillant sans trêve, un peu trop peut-être pour leurs aspirations juvéniles; mais elle leur inculqua en tout cas l'amour du bien.

Voilà son histoire, si c'est là une histoire.

Entourée d'illustrations, vivant dès son premier âge dans un milieu élevé, fille d'un pair de France, femme d'un des premiers hommes d'État du XIX^e siècle, immédiatement après Thiers et Guizot, belle-sœur d'un amiral, l'amiral Roussin, elle mit pour ainsi dire une certaine coquetterie à rester une femme humble, bourgeoise et honnête.

Le marquis de Barbentane vient également de mourir. Avec lui disparaît une véritable physionomie parisienne, un des rares originaux que la France pût opposer à l'Angleterre. La société française, à notre époque, présente, en effet, un phénomène assez curieux: c'est l'absence complète de la personnalité dans le caractère et la manière d'être. Tous semblent taillés sur le même patron et voir par les mêmes yeux. Le nivellement rêvé par la Révolution s'est fait là d'une façon radicale, et tous les Français sont égaux devant l'uniformité.

Le marquis de Barbentane faisait exception à la règle. Qui ne se rappelle sa légendaire casquette de velours noir surmontant sa tête fine et pâle, encadrée de longs cheveux à la manière ecclésiastique. Ses voitures surchargées de cuivre avec leur train et leur caisse bleu-ciel faisaient aussi retourner la tête des passants, et l'acteur Baron, des Variétés, avait consacré ce type curieux à la scène en le copiant très-heureusement dans sa création de la *Petite Marquise*.

BACHAUMONT.

LE CALENDRIER DES OISEAUX

Dans un jour de douce mélancolie, Murger a écrit la jolie chanson que l'on sait :

Hier, en voyant une hirondelle
Qui nous ramenait le printemps,
Je me suis souvenu de Celle
Qui m'aima quand elle eut le temps...

Ces vers sont de circonstance aujourd'hui, si nous en croyons un petit travail fait par un naturaliste de bonne foi.

Ce savant observateur s'est donné la mission de relever, depuis une trentaine d'années, les dates auxquelles les oiseaux migrateurs reviennent dans nos climats.

Dès les premiers jours de février, il se met en observation, et, jusqu'au 15 mai, il interroge le ciel, pointant les arrivées des voyageurs à plumes. Rien ne lui échappe. Depuis le temps qu'il travaille, il est parvenu à réunir un nombre considérable de notes, à l'aide desquelles il a enfin pu dresser une sorte de calendrier des oiseaux.

L'avant-garde du mouvement est toujours formée par les alouettes.

Nous avons appris cela avec plaisir, l'alouette ayant été pendant longtemps l'oiseau symbolique des enseignes gauloises. L'alouette, en avant! Brave petit oiseau! Son retour normal a lieu ordinairement le 11 février.

Presque aussitôt après, le 14, apparaît l'étourneau. Il vient trop tard pour arriver le premier et trop tôt pour trouver le beau temps. On dirait qu'il tient à justifier son nom.

Il faut avoir l'audace de l'alouette ou l'étourderie de l'étourneau pour se présenter en février, au cœur de la saison du froid et de la pluie.

Mars est déjà plus favorable: aussi nous ramène-t-il bon nombre d'oiseaux.

C'est d'abord, le 8 mars, la bergeronnette grise. Quel joli petit nom, soit dit en parenthèses, — un nom qui sent les champs, un nom à nicher dans les buissons d'épine blanche!

Onze jours après, le pigeon sauvage fait son apparition et va mendier aux portes des colombiers, où ramiers et colombes s'aiment d'amour tendre, comme dit La Fontaine, et doivent, par conséquent, être disposés à la générosité. Pour être sauvages, les pigeons migrateurs n'en sont pas plus fiers, et ils ne dédaignent point les miettes qui tombent de la table des pigeons domestiques.

Si vous avez mis le nez à la fenêtre le 26 mars, vous avez dû

églement de...
de parier...
à l'anglais...
en effet...
de la...
vous...
year...
fugon...
ité...
exception...
de...
cheveux...
de...
sauter...
it...
ment dans...
B...
DES OISEAUX
ie, Marger...
irventelle
printemps,
e Celle
e est le temps...
aujourd'hui...
liste de bonne...
onné la mission...
es dates...
climat...
rier, il se met...
le ciel, p...
échappe...
un nombre...
in pu dresser...
est toujours...
plaisir, l'ab...
olique des...
it oiseau!...
4, apparait...
et trop...
stiller son...
ette ou l'é...
u cœur de...
aussi nous...
bergeronnette...
un nom qui...
d'épine blanche!
savage fait...
mbiers, où...
me de La...
à la g...
sont pas...
ui tombent...
fenêtre le 25...



G. Goubaud
L. N. 165

... et s'envoler dans les airs, de p
... ou les oiseaux fort bien vêt
... est encore un nouvel arrivé :
... le dimanche 1
... Le calendrier de notre an
... de confiance, à saluer
... bien m'interroger l'horis
... n'ont été plus heur
... pourra vérifier encore, à d'a
... sont exactes. Il ann
... le 26 avril.
... messieurs les merles do
... attendus pour le 7

MERLIN L'É

... les œuvres d'Edgar Q
... en ce moment
... est pas qui se p
... Merlin l'enchanteur.
... d'être mi
... grand écrivain
... gré de reprodu
... littéraire, mais une
... de Merlin.

... dans ce coin
... l'exil, qu'Edga
... de grâce, où se re

... un sursaut qui m'é
... aussi longtemps
... moi. Pendant
... se posait au bord de
... ses gémissements
... accompli, il mêlait
... lesquels il prena
... discours en lan
... ne regardait de
... « Écrivez ! »

... qui eût imag
... un grimoire
... pour
... à la vo
... que c'était
... aux ce
... Quelqu'un, aya
... un coup d

... de mon
... pas des
... de répond
... trop arisé pou
... état réel, puisé da
... encore vives
... Il répliqua que d
... maître enseveli vi
... mais qu'il ne pou
... les derniers secre
... Merlin l'écho bien

voir circuler dans les airs, de préférence au-dessus des flaques d'eau, un bel oiseau fort bien vêtu et chamarré de couleurs vives. C'était encore un nouvel arrivé : le rouge-queue.

Enfin, depuis le dimanche 14 avril, les hirondelles ont dû arriver. Le calendrier de notre ami l'affirmait, et nous nous préparions, de confiance, à saluer les jolies voyageuses. Mais nous avons eu beau interroger l'horizon, nous n'avons rien vu. D'autres, sans doute, auront été plus heureux.

On pourra vérifier encore, à d'autres dates, si les observations du naturaliste sont exactes. Il annonce, en effet, l'arrivée des coucous pour le 26 avril.

Enfin, messieurs les merles dorés — de beaux merles ! — sont impatiemment attendus pour le 7 mai. Nous les guetterons.

G. B. F.

MERLIN L'ENCHANTEUR

Parmi les œuvres d'Edgar Quinet, dont la librairie Germer Baillièrre publie en ce moment une très-belle et très-complète édition, il n'en est pas qui se présente sous des dehors plus attrayants que *Merlin l'enchanteur*. En tête de cet ouvrage, dont les deux volumes viennent d'être mis en vente, se trouve maintenant une préface du grand écrivain, préface absolument inédite et qu'on nous saura gré de reproduire, car ce n'est pas seulement une primeur littéraire, mais une des plus charmantes inspirations de l'auteur de *Merlin*.

C'est à Veytaux, dans ce coin de la Suisse où se passèrent pour lui les années de l'exil, qu'Edgar Quinet a écrit cette page pleine de poésie et de grâce, où se reflètent à la fois son esprit et son cœur.

Robert HYENNE.

J'avais un sansonnet qui m'était venu de Bohême. C'est un oiseau des fées. Aussi longtemps que j'ai été occupé de Merlin, il est resté auprès de moi. Pendant que j'écrivais, il planait sur ma tête, ou il se posait au bord de ma table. Si je m'interrompais, il commençait ses gazouillements qui eussent rempli tout un bocage. En artiste accompli, il mêlait à ses mélodies des coups d'archet éclatants après lesquels il prenait sa voix de basse ; et il me tenait alors de sages discours en langue humaine très-nettement articulée ; puis il me regardait de son grand œil noir et profond et disait : « Ecrivez ! »

Ce n'est pas lui qui eût imaginé que les pages qu'il chuchotait à mon oreille étaient un grimoire de métaphysique et de science ; il les prenait simplement pour la chanson d'été d'un prisonnier dans sa cage suspendue à la voûte du ciel.

Quant à se figurer que c'était là une thèse d'école, il eût mieux aimé perdre son plumage aux couleurs violettes, orangées, lustrées d'or et d'azur. Quelqu'un, ayant osé le contredire sur ce point, reçut tout aussitôt un coup de bec acéré dont la marque se voit encore.

Un jour, on profita de mon absence pour lui demander si cet ouvrage ne contenait pas des mémoires et des détails de vie intime. Il prit sur lui de répondre avec discrétion que son maître était sans doute trop avisé pour chercher sa poésie dans le vide, que tout ici était réel, puisé dans la vérité et semé de plumes saignantes arrachées encore vives du nid natal.

On insista. Il répliqua que dans le tombeau de Merlin il reconnaissait son maître enseveli vivant avec tout ce que celui-ci avait le plus aimé, mais qu'il ne pouvait en dire davantage et ne voulait pas dévoiler les derniers secrets de la maison. D'ailleurs, il retrouvait dans Merlin l'écho bien connu à lui des gazouillements des

forêts et des libres pensées écloses en plein air sous la voûte du ciel. Cela lui suffisait ; pourquoi plus de curiosité ?

Tant que dura la composition de cet ouvrage, il ne pensa pas un seul jour à fuir, quoiqu'on le laissât en liberté. Chaque page nouvelle lui tint lieu des vastes horizons, et des sources cachées, et des buissons d'aubépine. Il se jouait dans mes pensées comme en pleine nature, et ne semblait rien désirer au delà. Mais, chose incroyable, le jour où le livre fut terminé et où je l'enfermai sous clef, notre hôte, notre compagnon fidèle, inséparable, notre sansonnet prit son vol à travers la fenêtre entr'ouverte. Je le vis fuir rapide comme une flèche par un jour splendide. D'abord je n'en crus pas mes yeux ; je le rappelai, je le poursuivis. Tout fut inutile. Je ne l'ai jamais revu. Quoique l'on mit tout un village à sa piste, personne n'a pu m'en donner des nouvelles.

Lecteur, si tu veux que cet ouvrage te serve de nid dans un jour d'orage, suis le conseil d'un oiseau du ciel. Ne te creuse pas l'esprit plus que lui pour chercher des énigmes. N'imagines pas des monstres auxquels l'auteur n'a jamais pensé. Fais-toi pour quelque temps une âme aérienne ; lis avec le cœur ce qui a été écrit avec le cœur. Saisis-toi du bon grain que j'ai mis dans ces pages, et quand tu en auras nourri ta fantaisie, tu te sentiras des ailes, et tu pourras prendre ton vol vers un ciel plus haut et plus limpide. Alors tu m'oublieras, si tu le veux ; car tous, vous êtes oiseaux, et vous ne songez jamais qu'à oublier ou à partir.

EDGAR QUINET.

Veytaux, canton de Vaud, 1863.

UN DÉJEUNER CHEZ VICTOR HUGO

Dernièrement Victor Hugo recevait à déjeuner chez lui les trois charmantes petites filles qui jouent avec tant de succès dans les *Misérables* : Cosette (la petite Daubray), Petit Gervais (la petite Courbois) et la jeune Eponine.

Georges et Jeanne Hugo, assistés de la petite fille de M^{me} Ménard Dorian, faisaient les honneurs du festin, auquel d'ailleurs ils avaient consenti à admettre un certain nombre de grandes personnes. Le déjeuner a été d'une gaieté folle ; si gai même qu'au dessert on s'aperçut qu'on avait oublié le poisson.

Grand émoi parmi les enfants qui, malgré les protestations des gens sages, décidèrent qu'il fallait l'apporter quand même et le manger au dessert. Fort heureusement, ce poisson était un poisson de chez Boissier, entièrement rempli de friandises et de bonbons que les enfants se partagèrent. On les combla ensuite de jouets et de livres, d'abord chez Victor Hugo, qui leur mit de belles dédicaces, puis chez M^{me} Édouard Lockroy, où l'on organisa une sauterie.

Cosette ne voulait plus s'en aller. Petit Gervais, chargé d'un ménage, de massepains d'Espagne et d'une foule d'objets hétérocytes, était sur le point de refuser de jouer le soir. Eponine avait émis l'avis de passer sa vie rue de Clichy, attendu que Victor Hugo raconte des histoires aussi terrifiantes qu'admirables, comme celle, par exemple, de la petite fille qui ne veut pas apprendre à lire et qui est subitement changée en petit chien. Mais un mot décida les enfants à partir. On avait fait chercher une voiture. Cette voiture éblouit Cosette qui dit à Petit Gervais : « Tu comprends, ma chère, une vraie voiture... » Et c'est ainsi que, vers quatre heures de l'après-midi, les passants de la rue de Clichy purent voir monter dans un fiacre une collection d'êtres roses et joyeux, accablés de jouets, et parmi eux Cosette, portant sous son bras un colossal poisson... en sucre.

L. S.

PLANCHE G. N° 865 — DESCRIPTION. PAGE 191.



TOILETTES DE COURSES (DESSINÉES PAR E. PRÉVAL).

Modèles des magasins de la Ville de Saint-Denis (rue du Faub.-Saint-Denis, 91).



Jules David
A. Levy, Imp. r. des Marais, 66.

G. Gauthier 1509^{fr}
Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du quatre-Septembre, 3.

Étoffes et Nouveautés des Grands Magasins de la Ville de S^t Denis.

St. Denis, 91 à 95 - Couture Régente de M^{me} De Vertus Sœurs, rue Aubert, 12.

Cutered at Stationers' Hall.



TOILETTE
Maison des magasins

PLANCHE G. N° 866. — DESCRIPTION, PAGE 194.



TOILETTES D'INTÉRIEUR ET ENFANTS (DESSINÉES PAR E. PRÉVAL).

Modèles des magasins de la Ville de Saint-Denis (rue du Faub.-Saint-Denis, 91). — Patrons épinglés : 3 francs.

SCHLÉMILIE

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE DES ISRAËLITES ALLEMANDS

(Suite.)

VI

Le calme succède ordinairement à l'orage. Après la déclaration passionnée de M. Ochs, il se fit une pause dont ce dernier profita pour grignoter les derniers débris de la fameuse pyramide de macarons.

L'oncle Marcus rompit le premier le silence :

— Dis-moi, Émilie, demanda-t-il d'un ton d'apparente indifférence, ne t'ai-je pas donné, il y a quelque temps déjà, un billet de la loterie de Francfort ?

— Vous m'avez fait tant de cadeaux, mon cher oncle, que celui-là ne me revient pas tout de suite, d'une façon bien précise, à la mémoire.

— Réfléchis, mon enfant. Un billet de la loterie de Francfort, n° 2077 ?

— Si mes souvenirs sont fidèles, mon bon oncle, vous m'avez fait cadeau de deux billets : l'un à l'occasion de l'anniversaire de ma naissance, l'autre à la fête de Pâques, et vous avez ajouté que vous me souhaitiez de gagner le gros lot.

— C'est parfaitement exact, dit en souriant le vieillard. L'un de ces billets appartenait à la loterie de Brunswick, et l'autre, le numéro 2077, à celle de Francfort.

— Je crois que vous avez raison, mon cher oncle.

— Eh bien, mon enfant, aie l'obligeance d'aller me chercher ces billets.

Émilie ne put s'empêcher de montrer un peu d'embarras.

— Tous les deux ? balbutia-t-elle.

M. Ochs dressa l'oreille.

— Pourquoi non ? demanda l'oncle Marcus.

— Parce que... parce qu'il ne m'en reste plus qu'un... J'ai donné l'autre comme cadeau de noce à Jeannette, lors de son mariage.

M. Ochs pâlit.

— Allez me chercher l'autre ! s'écria l'oncle avec une violence qu'Émilie ne lui avait jamais vu déployer.

Baermann, qui avait retrouvé ses jambes, était enfin parvenu à se lever. Le cou démesurément tendu en avant, il suivait des yeux Émilie.

La pauvre fille courut à son armoire. Mais elle tremblait si fort qu'elle eut toutes les peines du monde à trouver le trou de la serrure. Enfin, ayant ouvert le tiroir, elle en tira un petit portefeuille de cuir qu'elle ouvrit fébrilement. Elle subissait le contre-coup de l'émotion, encore incompréhensible pour elle, des autres personnes.

Lorsque, dans un duel à l'américaine, une question de vie ou de mort va être tranchée par le sort, l'anxiété des adversaires en présence ne saurait être plus grande que celle qui étreignait en ce moment M. Ochs. Avec quelle angoisse il attachait ses yeux, presque sortis de leurs orbites, sur le petit billet qu'Émilie déployait sans se douter que c'était son propre sort, à elle, qui se décidait !

Il était à peine ouvert, ce billet, que déjà l'œil perçant de M. Ochs l'avait déchiffré. Ce fut en lettres de feu que lui apparurent, pareils au *Muné*, *Thécel*, *Pharés*, ces mots désespérants : « Loterie du Duché de Brunswick !... » L'autre billet de loterie, l'heureux propriétaire du gros lot, celui qui avait gagné 30 000 florins, s'était bien réellement envolé vers Melsungen. Mademoiselle Katz en avait gratifié Jeannette la cuisinière. Toujours fidèle à soi-même, *Schlémilie*, cette fois encore, n'avait pas menti à son nom !

M. Ochs, à force de pâlir, était devenu blanc comme un linge, et tel était son affaissement que sa taille en paraissait diminuée. Par contre, tant il est vrai que l'homme croit et s'élève avec le but qu'il poursuit, Baermann parut sortir de toute sa taille du pauvre petit habit trop court qu'il portait et, à travers ses lunettes, ce fut un regard de triomphe qu'il jeta sur le triste prétendu d'Émilie.

Cependant, mademoiselle Katz, après avoir déplié le billet, s'était empressée de le tendre à son oncle, qu'elle interrogeait du regard.

Le vieillard avait maintenant recouvré tout son calme :

— Le fait est exact, dit-il, et c'est tout ce que je voulais savoir.

Puis, fixant les yeux sur M. Ochs :

— C'est un bonheur pour Jeannette, continua-t-il, s'il est vrai que de la possession du « vil métal » dépend le bonheur. Qu'en pensez-vous, monsieur Ochs ?

A cette question, notre Francfortois se mit à tousser si fort qu'on eût pu croire qu'un morceau de la pyramide de macarons lui était resté dans le gosier. Il parvint à dissimuler la moitié de son visage derrière son mouchoir de batiste, qu'il maintint obstinément appliqué sur sa bouche et par-dessus lequel il jeta à la dérobée un regard sur Émilie. Cette fois, au lieu d'une image sur fond d'or, ce fut une simple silhouette noire qui lui apparut soudain.

Dans son innocente naïveté, qu'on ne peut comparer qu'à celle du Fridolin de Schiller, la jeune fille ne comprenait absolument rien à tout ce qui se passait. Saisie de compassion, elle s'approcha vivement de la table, versa du vin dans un verre et le tendant à M. Ochs :

— Vous aurez avalé de travers, dit-elle ; ne voulez-vous pas boire un peu ?

— Merci ! balbutia M. Ochs. Le vin m'a fait monter le sang à la tête... Je n'ai pas l'habitude des boissons fortes, et je dois avouer que, s'il m'arrive de boire du vin, je me mets alors à parler de toutes sortes de choses qui... que je... que...

— Dont vous vous repentez plus tard ! ajouta l'oncle Marcus. C'est un effet bien connu. Celui à qui le sang monte à la tête parle de toute sorte de choses, *ed cædera, ed cædera*, et ce n'est pas moi, — Dieu m'en préserve ! — qui aurai jamais la pensée d'exiger qu'un tel homme tienne sa parole !

M. Ochs respira.

— Je sais, dit-il, monsieur l'Assesseur, qu'un homme de votre caractère et de votre position n'a pas pour habitude de faire d'un seul lot la base de tous ses plans et de tous ses projets.

L'oncle Marcus l'interrompit.

— Vous parlez d'affaire ? dit-il ; c'est juste. Avant votre départ, nous avons encore quelques comptes à terminer. Si vous voulez bien passer avec moi dans les bureaux, nous allons achever de les régler.

Ce disant, le vieillard s'était levé.

M. Ochs en fit autant. Il saisit son chapeau, s'inclina poliment devant Émilie et sortit.

Debout près de la table et immobile comme une statue, la jeune fille le suivait du regard comme si elle venait de s'éveiller d'un rêve.

Alors Baermann s'approcha d'elle, et la prenant par la main : — Remerciez Dieu, mademoiselle Katz ! s'écria-t-il d'une voix toute tremblante d'émotion.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

— Vous ne comprenez pas ? Eh bien ! sachez donc que cet homme ne vous avait demandée en mariage qu'à cause du billet de la loterie de Francfort, dont il vous croyait toujours propriétaire, et qu'il savait avoir gagné trente mille florins.

Un éclair de joie illumina les yeux d'Émilie.

— Trente mille florins ! s'écria-t-elle ; quel bonheur pour ma pauvre Jeannette !

Après l'avoir un instant contemplée, Baermann essuya du revers de sa manche (la manche de son pauvre habit noir) les larmes qui coulaient malgré lui de ses yeux.

— Mademoiselle Katz, dit-il, vous êtes une perle comme il n'en existe pas d'autre au monde, et c'est dans votre cœur que Dieu a mis le gros lot. Ne pensez plus à M. Ochs et n'ayez point de chagrin. Je ne sais pas ce qu'a dit Goëthe, mais ce que je vous dis, moi, c'est que la prière de votre mère défunte vous a secourue aujourd'hui.

Et, s'essuyant encore une fois les yeux, il disparut sans oser regarder en arrière.

Emilie, cependant, demeurait immobile et muette, non pas comme frappée d'un coup de foudre, mais comme si quelque jet de lumière inattendu eût soudainement fait le jour dans son esprit.

— J'aurais dû penser cela tout de suite! fit-elle tout bas, en apercevant dans la glace son image que semblait à dessein lui renvoyer le miroir.

Alors, après avoir ramassé les débris du verre brisé pendant le repas, elle alla reporter dans son armoire le petit portefeuille d'où elle avait tiré son unique billet de loterie; mais avant de le remettre en place, ayant détaché le bouquet de seringat fixé à son corsage, elle en plaça entre deux feuilles du carnet une petite branche à demi fleurie, à titre non-seulement de souvenir, mais en témoignage aussi d'un intime engagement pris envers elle-même.

Cela fait, elle se mit à écrire à Jeannette une longue lettre, où elle la félicitait chaleureusement et de tout son cœur d'avoir gagné le gros lot de trente mille florins.

Le lendemain, lorsque la nouvelle s'en répandit dans la ville et lorsqu'on apprit que le mariage n'était point conclu, le vieux Lévy ne put retenir une exclamation.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, quel rigoriste que cet Ochs! avoir mal au cœur rien qu'en voyant le gâteau et se retirer sans y mordre (1), c'est le comble de l'orthodoxie!

A quelques jours de là, l'oncle Marcus fit venir Emilie dans sa chambre et lui donna lecture d'un acte dont les termes avaient été soigneusement pesés. Il enferma ensuite ce document, en présence de la jeune fille, dans une enveloppe qu'il cacheta et sur laquelle il écrivit un mot dont le sens demeura incompréhensible pour Emilie.

Elle n'en prit pas moins ce papier, qu'elle emporta dans sa chambre en pleurant à chaudes larmes.

Au moment de fermer l'armoire où elle venait de le déposer, ses yeux tombèrent sur la branche desséchée de seringat. A quelle pensée obéit-elle alors? Fût-ce l'effet d'une résolution subite ou d'un vœu déjà ancien? nous ne saurions le dire. Toujours est-il qu'après avoir placé près de la branche de seringat le document qui venait de lui être lu, elle referma le portefeuille et l'enfouit, comme pour le cacher au plus profond de son armoire, sous le linge et les rubans.

Le mot écrit sur l'enveloppe cachetée par son oncle, en lettres lourdes et tremblées, était le mot : **Codicille.**

VII

L'automne s'écoula sans amener d'autre événement. A l'époque seulement où se tient le marché aux bestiaux, Jeannette vint à la ville avec sa petite fille, à qui elle avait donné le nom d'Emilie, par reconnaissance pour sa bienfaitrice; elle tenait à ce que celle-ci vit l'enfant et pût la bénir. Tout heureuse de prouver sa ten-

dresse à cette chère créature devenue sa petite sœur par le nom, Emilie la pressa si fort sur son cœur qu'il s'en fallut peu qu'elle l'étouffât.

L'hiver, enfin, vint à son tour, et avec lui la fête de Purim. C'était précisément le jour anniversaire de la mort de madame Katz. Emilie, qui vénérât la mémoire de sa mère, eût de beaucoup préféré rester seule à cette occasion, mais elle y renonça pour ne point gâter la joie de l'oncle Marcus, à qui ce souvenir avait échappé. Le bon vieillard n'avait songé à ce jour de repos que pour réunir autour de lui les quelques personnes qu'il affectionnait particulièrement, et il les avait invitées à venir se régaler d'un certain punch qu'il excellait à préparer.

Personne, hélas! ne pouvait prévoir que le sort, lui aussi, choisirait ce moment pour une tout autre tâche.

A l'instant où l'oncle Marcus, avec la fierté vaniteuse d'un artiste satisfait de son œuvre et content de soi-même, allait puiser dans le bol de punch pour remplir le premier verre, la cuiller s'échappa tout à coup de sa main et on le vit tomber sans connaissance sur son fauteuil. Le vieillard venait d'être frappé, à l'âge de soixante-dix ans, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Une heure plus tard, ce cœur d'or, qui avait accompli en silence tant de bonnes et nobles actions, avait cessé de battre.

Du même coup, la joyeuse fête de Purim s'était une seconde fois changée, pour Schlémilie, en un jour de deuil.

Au milieu de la terreur produite par ce douloureux événement, la pauvre enfant fut la première à recouvrer sa présence d'esprit. Après avoir essayé de tous les moyens pour rappeler la vie dont le dernier souffle venait de s'envoler, après que les médecins accourus eurent déclaré que toute tentative était maintenant inutile, elle s'occupa de donner les ordres nécessaires dans cette maison si subitement bouleversée. Tout d'abord elle fit porter à l'hôpital des pauvres tout ce qui restait du repas de fête; puis elle céda sa propre chambre, comme la plus convenable pour recevoir les restes vénérés du défunt, auprès duquel s'établirent les gardiens qui jour et nuit devaient prier, selon l'usage, pour le repos de son âme.

L'événement décisif qui venait de se produire dans son existence semblait avoir transformé les allures ordinairement agitées d'Emilie en une attitude calme et réfléchie. Le jour des funérailles, elle suivit à pied le convoi jusqu'à la porte du cimetière, dont l'entrée n'est pas permise aux femmes, et elle ne rentra qu'après avoir distribué aux mendiants le fruit de ses économies personnelles.

Au moment de pénétrer dans la maison, maintenant veuve de son maître, elle s'arrêta un instant sur le seuil comme si dans son esprit se fût dressée cette question : « Ai-je le droit de me considérer encore ici comme chez moi? »

Mais Baermann venait à sa rencontre. Le pauvre garçon avait les yeux remplis de larmes, et ce fut sans prononcer une parole qu'il conduisit Emilie jusqu'à la porte de sa chambre.

— Mademoiselle Katz, dit-il ensuite avec des sanglots dans la voix, ne vous tourmentez point. Vous avez la conscience d'avoir soigné celui que nous pleurons (la paix soit avec lui!), comme si vous aviez été sa propre fille; il s'en souviendra certainement là-haut, comme il ne peut manquer d'y avoir pensé ici-bas. Le tribunal a apposé les scellés au bureau et à la chambre de M. Marcus, mais je sais qu'il existe un testament; je suis en mesure de dire où il se trouve et l'on doit l'ouvrir dans l'après-midi. Maintenant, pourquoi hésiter à entrer dans la maison, mademoiselle Katz? Ne suis-je pas là? Et puis, qui sait lequel de nous deux aura le droit d'inviter l'autre à rester ici!

Emilie, incapable de répondre autrement aux bonnes paroles de Baermann, lui serra la main et s'enferma dans sa chambre. Quant aux visiteurs qui se présentèrent en grand nombre pour lui prodiguer leurs consolations, elle n'en voulut absolument recevoir aucun.

(1) Allusion à l'une des pratiques de la religion juive. « N'avoir point mordu, » c'est-à-dire n'avoir point rompu le jeûne au jour du Grand Pardon, quelque tentation qu'on en ait éprouvée.

Elle demeura longtemps assise sans verser une larme, sans laisser échapper un mot, la figure à demi cachée dans ses deux mains, évoquant en son âme l'image de son bienfaiteur et faisant revivre par le souvenir tous les traits de cette singulière physiologie. De temps à autre, elle inclinait la tête en souriant, comme si le vieillard eût été là encore, occupé à lui raconter l'histoire de sa vie, ses anecdotes, *ed cædera, ed cædera!*

VIII

Dans l'après-midi arrivèrent deux magistrats : un conseiller du tribunal de la ville et le procureur Alsberg, ce dernier en qualité d'avocat de la commune. On leva les scellés de la chambre du défunt, et Baermann remit aux autorités la clef du bureau, trouvée par lui dans les vêtements de l'oncle Marcus. Dans le premier tiroir qui fut ouvert, on découvrit le testament, placé en évidence sur les autres papiers. L'enveloppe portait ces mots :

A ouvrir en présence de ma pupille Émilie Katz.

En conséquence, on fit aussitôt appeler Émilie.

Au premier pas qu'elle fit pour entrer dans cette chambre désormais déserte, où naguère encore elle se voyait accueillie par la bonne figure du vieil oncle, elle fut prise de violentes palpitations et faillit avoir une attaque de nerfs. Mais Baermann s'empressa de courir à elle ; puis, lui prenant les mains, il les garda dans les siennes jusqu'à ce qu'elle se fût calmée. Enfin elle s'assit ; mais durant tout le temps que mit le conseiller du tribunal à rompre les cachets du testament et à donner lecture des dispositions qu'il contenait, les regards de la pauvre fille ne cessèrent d'errer à travers la pièce : à les voir se porter tour à tour sur des objets qui étaient pour elle comme autant de vieilles connaissances, il semblait qu'elle y voudût chercher encore la figure si originale et si chère de l'oncle Marcus.

Le testament portait que les affaires commerciales de la maison suivraient leur cours sous la direction de Baermann, qui continuerait de toucher ses appointements comme par le passé. Un legs de dix mille thalers était, en outre, stipulé en sa faveur. Par ses soins devait être dressé un inventaire exact de la fortune active du testataire, celui-ci n'ayant pu lui-même l'évaluer à cause des créances à recouvrer et de l'existence d'un stock de marchandises de toute sorte dont il était difficile de préciser la valeur.

Il était dit encore que Baermann devrait habiter la maison et, avec sa fidélité bien connue, en administrer les intérêts pour le compte de l'héritier légitime. Le testataire désignait préalablement comme tel son neveu Jacob Marcus, étant donné que celui-ci fût encore vivant et à la condition expresse qu'il fût devenu un homme honorable. Où se trouvait-il actuellement? on l'ignorait ; probablement en Amérique. On aurait donc à publier dans les feuilles allemandes et américaines un avis à son adresse. Si, au bout d'un délai de trois années, ledit héritier n'était point venu lui-même ou ne s'était pas fait représenter par des fondés de pouvoirs légalement accrédités, tous ses droits se trouveraient transportés sur la tête de Baermann. Celui-ci aurait, en attendant, pleine et entière liberté d'agir dans les affaires commerciales aussi bien que dans la maison, pour tout ce qu'il jugerait convenable et dans le sens des idées du testataire. Aucun legs n'était stipulé en faveur des établissements de bienfaisance israélites ou chrétiens, Baermann restant maître, à ce sujet, de prendre telles dispositions qu'il jugerait conformes aux sentiments du défunt.

D'Émilie Katz, il n'était pas dit un mot.

À la vérité, le testament était daté d'une époque déjà éloignée et antérieure à la venue de la jeune fille dans la maison de l'oncle Marcus. Mais ce n'était qu'une raison de plus pour qu'on

fût en droit de trouver tout à fait étrange cette suscription du testament :

A ouvrir en présence de ma pupille.

Baermann avait écouté avec une curiosité fiévreuse la lecture faite par le conseiller du tribunal. Le legs inscrit en sa faveur, l'avenir brillant qui s'annonçait pour lui, rien de tout cela ne paraissait avoir fait sur son esprit la moindre impression ; évidemment il attendait avec impatience quelque disposition additionnelle, complétant ce qui venait d'être lu. Lorsqu'il devint évident que cette disposition se ferait vainement attendre, Baermann fut pris d'un tel saisissement et ses jambes se mirent à trembler si fort qu'il dut se laisser tomber sur un siège. À travers ses lunettes, ses yeux allèrent chercher Émilie et demeurèrent fixés sur la pauvre fille qui, toujours assise, semblait perdue dans ses pensées.

Une longue et pénible pause suivit la lecture du testament.

— Ma présence ici est-elle encore nécessaire? demanda Émilie d'une voix émue.

Le conseiller du tribunal secoua la tête en signe négatif.

Baermann était tellement atterré qu'il ne lui vint même pas à la pensée de la retenir, lorsqu'elle sortit en jetant un dernier et douloureux regard sur la chambre vide. Mais tout à coup, comme mu par un invisible ressort :

— Ce n'est pas possible! s'écria-t-il. Il faut qu'il existe un autre document; ce testament, d'ailleurs, est de date bien ancienne!

Ce disant, il s'était levé et s'était dirigé vers le bureau. Après l'avoir ouvert et en avoir retiré tout ce qu'il renfermait de papiers, il les examina avec la plus minutieuse attention, rouvrit dix fois chaque tiroir, et à chaque investigation nouvelle :

— Ce n'est pas possible! répétait-il. Aucun legs en faveur de sa pupille... pas un mot au sujet de mademoiselle Katz! Et elle-même ne dit rien, ne sait rien... C'est inexplicable! Je vous le demande à vous-mêmes, messieurs, est-ce que c'est possible?

— Les membres du tribunal n'ont aucun jugement à émettre à ce sujet, répondit sentencieusement le conseiller en se levant et en boutonnant sa redingote.

— Si fait, si fait! interrompit l'avocat Alsberg, — un bel homme à la physionomie sympathique, au regard plein de bonté. — Je comprends votre étonnement, mon cher monsieur Baermann, car j'ai connu personnellement l'excellent homme que vous pleurez. Mais, à cause de cet étonnement même, je crois devoir diriger votre attention sur une disposition du testament à laquelle vous ne me paraissez pas attribuer l'importance qu'elle mérite. Le testataire ne s'en est-il pas remis à vous du soin de prendre immédiatement, soit en ce qui concerne les affaires commerciales, soit pour ce qui se rattache à la maison, toute disposition que vous jugerez opportune et en conformité avec ses sentiments? Or, j'ai idée que c'est un des traits singuliers et caractéristiques du bon vieillard que d'avoir voulu faire passer de sa main dans la vôtre le soin de l'avenir de sa pupille. Je ne veux point commettre d'indiscrétion, — ajouta M. Alsberg avec un fin sourire, — en m'exprimant plus clairement; mais je pense, mon cher monsieur Baermann, que vous m'aurez compris.

— Pas tout à fait, balbutia Baermann, dont les joues habituellement pâles se colorèrent tout à coup d'une rougeur éloquent. Mais je vous remercie mille fois, monsieur le procureur, de m'avoir tranquilisé à ce sujet.

En même temps il étreignait vivement la main de M. Alsberg.

Le but de leur visite rempli, les deux magistrats prirent congé et se retirèrent.

H. MOSENTHAL.

(Traduction de M. Bamberger.)

(La suite au prochain numéro.)

LES LACUNES DU PROGRÈS

J'ai rencontré hier un fou... qui est peut-être un sage. Il est si difficile de se prononcer là-dessus.

Cet original marchait devant moi. Des cheveux gras, un chapeau qui rivalisait avec les cheveux, un pardessus très-râpé, des papiers débordant de ses poches, l'allure d'un inventeur malheureux. Je le voyais s'arrêter de temps à autre pour mesurer des yeux la largeur du trottoir ou pour regarder un pan de mur. Passait-il une voiture, il la suivait du regard, de ce même regard chercheur et préoccupé. Et après chacune de ces inspections, le pauvre homme haussait les épaules et hochait la tête.

Evidemment il y avait quelque chose qui ne lui plaisait pas, qu'il aurait voulu changer. Mais quoi ?

Je ne l'aurais jamais deviné. Heureusement, le hasard me favorisa. Nous arrivions tous deux sur le Pont-Royal, un beau pont aux piles en pierre, aux arches en pierre, au parapet en pierre. Là, mon individu ne put contenir son indignation. Il ouvrait déjà la bouche pour parler tout seul, quand il m'aperçut arrêté près de lui et regardant comme lui le parapet.

— Ah ! monsieur, me dit-il, n'est-ce pas pitoyable ?

Ne voulant pas le contrarier, je lui réponds : « Oui, » avant de lui demander de quoi il s'agissait.

Cette approbation, donnée de confiance, lui fit probablement plaisir, car il reprit de plus belle :

— Tant de terrain perdu ! Ce parapet, monsieur, ferait la fortune d'un honnête homme. On pourrait y coller des affiches, y faire de la publicité, gagner beaucoup d'argent. Et tout le long des quais, donc ! Tout le long des quais... Voilà des kilomètres qui ne rapportent rien. Si au lieu de border les rives de la Seine avec ces murs massifs, on taillait seulement des auges là-dedans, et qu'on y mit de la terre et des graines. Quelle récolte ! Les parapets représentent plusieurs hectares inutilisés, vous ne vous doutez pas de cela... C'est comme le trottoir sur lequel nous passons. Encore une richesse latente, une force inemployée. Je voudrais qu'on lui fit jouer un rôle à ce trottoir, un rôle instructif. Avec des mosaïques de pierres grossières, rien ne serait plus facile que d'inscrire sur les trottoirs de Paris le texte même de nos lois. Quelle superbe édition du code ! Et que de crimes, que de délits on éviterait par ce moyen ! Dans les quartiers où fleurissent les guinguettes, où le coup de couteau est un accident fréquent, on aurait soin de mettre de préférence le code pénal. L'individu qui va faire un mauvais coup renoncerait bien souvent à ses projets, si le terrain même sur lequel il marche lui rappelait à quoi il s'expose.. Qu'en pensez-vous ? Cela se fera un jour, soyez-en sûr ; et quand on entrera dans cette voie, on sera étonné de ce qu'il y a à faire. Regardez ces toits de maison, ces toits dont on ne fait rien. Les toits de Paris, monsieur, représentent une surface de vingt lieues carrées, vingt lieues qui sont perdues.

— Mais cependant...

— Absolument perdues, reprit-il avec plus de force. Étendez une couche de terre végétale là-dessus et semez-y du blé. Le terrain sera excellent, suffisamment mouillé par les pluies...

— Drainé par les gouttières.

— Il rapportera une magnifique moisson, sans compter que cette végétation couvrant la ville assainira l'air et améliorera les conditions d'existence de la population.

A ce moment, un omnibus passa près de nous, couvert de réclames, d'affiches peintes, ayant des adresses de négociants jusque sur les vitres de ses fenêtres, et portant à l'arrière la boîte des transports parisiens.

— Voilà qui doit vous faire plaisir, lui dis-je.

— Oui... c'est déjà bien ; mais que de progrès les omnibus ont

à réaliser encore ! Le mouvement des roues pourrait être utilisé comme moteur, sans fatiguer davantage les chevaux, et mouder des couleurs fines, du café, que sais-je ? Et le poids des voyageurs, qu'en fait-on ? Un homme intelligent aurait déjà songé à installer une presse entre les ressorts et la boîte de la voiture. Chaque voyageur qui monterait deviendrait aussitôt un producteur de force, agent utile.

— Mais alors tout est à refaire ?

— Tout, depuis votre parapluie, qui pourrait être en soie blanche imprimée et devenir un *vade-mecum* précieux, un manuel portatif, un guide de l'étranger, jusqu'à votre chapeau, sur lequel vous pourriez bien, il me semble, mettre votre nom, votre adresse, votre âge, votre profession.

Comme il allait me proposer de m'habiller désormais avec de la toile imprimée et de devenir affiche ambulante, je quittai cet original, non sans me demander si, dans ses exagérations utilitaires, il n'avait pas entrevu et prophétisé l'aspect d'une ville d'Europe en l'an 3000.

G. B.-F.

VARIÉTÉS

L'HOTEL DES FEMMES A NEW-YORK.

On vient, paraît-il, de terminer à New-York un établissement curieux à tous égards : l'hôtel des femmes, une institution fondée il y a douze ans par feu A.-J. Stewart, de New-York. Cette construction immense est destinée aux honnêtes femmes obligées de travailler pour gagner leur vie. L'hôtel a les proportions et l'élégance d'un vrai palais, et l'on y trouve réunies toutes les nouvelles inventions qui rendent, en Amérique, les maisons si confortables et si agréables à habiter.

Le bâtiment, vu extérieurement, est un cube gigantesque ; il a un peu moins de 200 pieds carrés ; il est à huit étages.

Les chambres de derrière donnent sur une grande cour au milieu de laquelle est une belle fontaine entourée de fleurs rares. On n'a pas hésité à dépenser tout l'argent nécessaire pour rendre le bâtiment aussi solide que possible et le mettre entièrement à l'abri de l'incendie. La bâtisse est presque toute en pierre, et l'on n'y a employé que le bois absolument nécessaire. Enfin, comme dernière précaution, d'immenses réservoirs sont placés sous le toit, réservoirs qui alimentent tout un système de tuyaux permettant d'avoir de l'eau à toute heure et à discrétion.

Dans le choix des meubles, on a eu en vue l'harmonie et la beauté de l'ensemble, afin qu'il n'y ait pas cette uniformité désagréable qu'on trouve si souvent dans les hôtels meublés.

Il y a à l'usage des pensionnaires une bibliothèque de 2,500 volumes, et l'on fournit sans frais tout ce qui est nécessaire pour écrire. La salle à manger a été rendue aussi attrayante que possible : le parquet est en marbre blanc de Carrare ; des glaces garnissent les murs ; l'argenterie, la verrerie, qui ornent si agréablement une table, ont été choisies avec beaucoup de goût. Le même soin a été apporté dans la distribution des cuisines ; le tout est présidé par un notable artiste en l'art culinaire. Dans les sous-sols sont établis d'immenses fours où l'on fait cuire le pain, les gâteaux et, en un mot, tout ce qui doit être consommé quotidiennement par les pensionnaires. A côté des fours est installée la fabrication des glaces.

Le lavoir est aussi un objet d'intérêt et contient trois machines, dont chacune est capable de fournir chaque semaine du linge propre à cinq cents personnes. Tout près du lavoir, se trouvent douze grandes chaudières, qui servent non-seulement à faire marcher les douze machines de l'établissement, mais qui fournissent de la chaleur pour toutes les chambres et les corridors. La machine à

gaz, en cuivre, qui alimente 3,000 becs de lumière, est située sous la rue.

L'établissement est destiné à la femme qui travaille, et nulle autre n'y est admise. A la suite des nombreux changements de fortune qui arrivent continuellement en Amérique, il se trouve que bien des femmes habituées à une vie d'intérieur confortable et même luxueuse sont subitement forcées de travailler pour suffire à leurs besoins. Ces mêmes femmes trouvent dans cet établissement un *home* semblable peut-être à celui qu'elles avaient auparavant habité, un entourage agréable et une bonne nourriture : ce qui leur permet de mieux supporter les heures qu'elles emploient souvent à un travail pénible et ennuyeux.

Il y a plus de 500 chambres à coucher, meublées non-seulement avec confort, mais même avec luxe; les escaliers sont larges et spacieux, et il y a en même temps des ascenseurs. On trouve de l'eau chaude et de l'eau froide dans chaque chambre, et le service y est le même que dans les grands hôtels meublés.

De hauts plafonds et de grands corridors facilitent une libre circulation à l'air; d'élégants salons de réception sont à la disposition des pensionnaires; le bâtiment est chauffé partout et la table est richement servie.

Peut-on trouver dans une autre partie du monde, pour la somme de trente francs par semaine, un pareil logement?

M. A.-J. Stewart s'est par cette œuvre attiré la reconnaissance de toutes les femmes du monde entier, car la femme qui gagne sa vie largement vit honnêtement.

R. F.

REVUE DES MAGASINS

Le nouveau juponage de Mmes DE VERTUS sœurs se recommande par sa bonne tournure, son confort et sa simplicité de bon ton.

Le jupon est en percale sans apprêt et monté double derrière, ce qui produit l'effet de deux jupons, tout en grossissant infiniment moins la femme.

Les jupons pour toilette habillée sont également bien compris : plusieurs volants étagés derrière leur donnent le développement désirable, et trois cordons placés dessous servent à en régler l'ampleur.

Mmes de Vertus sœurs sont restées fidèles à leurs principes, qui consistent à s'occuper de l'hygiène avant toute chose; c'est pourquoi elles ont eu soin de maintenir leur gracieuse *Ceinture Régente* dans les dimensions modérées qu'on lui connaît et qui lui ont conservé le succès non interrompu dont ce modèle jouit depuis sa création. Les femmes délicates doivent apprécier les mérites de la *Ceinture Régente*, que l'on peut faire porter, sans le moindre souci, à la jeune fille la plus frêle.

Le corset *Marie-Antoinette*, tout en étant établi suivant les mêmes principes hygiéniques, est très-long et répond au goût du jour. Il convient aux personnes un peu fortes et à toutes celles qui veulent s'allonger la taille.

C'est directement à Mmes de Vertus sœurs (12, rue Auber) qu'on doit adresser ses mesures.

SPECIALITÉS

Nous aimons, dans ces journaux destinés aux femmes élégantes, à recommander les produits dont nous sommes sûrs et dont l'efficacité ne peut être mise en doute. C'est ainsi que la *Crème Simon* et son complément, la *Poudre Figaro*, nous semblent indispensables pour les soins de la toilette, la conservation de la beauté.

La *Crème Simon*, excellent cosmétique à base de glycérine, parfume la peau, la blanchit, la satine; elle détruit les rides, les rougeurs, les éphélides. Son usage journalier produit des résultats qui nous sont affirmés chaque jour. De là vient que nous nous faisons un plaisir de le répéter à nos lectrices.

Ces articles se trouvent chez tous les bons parfumeurs et les pharmaciens. Pour la vente en gros, s'adresser à Paris, rue de Provence, 36.

— L'*Eau Boissy* est encore un de ces produits qui méritent d'être recommandés; rien de plus salubre pour les soins de la tête. Appliquée à l'état de traitement régulier, elle détruit toutes les pellicules farineuses, entretient le cuir chevelu dans un parfait état de propreté, fait repousser les cheveux et en arrête absolument la chute.

L'*Eau rose Boissy* a le privilège de recolorer graduellement les cheveux sans teinture.

La maison Boissy considère les cheveux comme une plante et a pour eux les soins qu'un bon jardinier a pour ses fleurs. C'est après des études sérieuses qu'elle est parvenue à la perfection de ses produits. Elle peut aujourd'hui les présenter comme ce qu'il y a de meilleur, et toutes les personnes qui en font usage sont de cet avis.

Prix des flacons : *Eau Boissy*, 3 francs. *Eau rose Boissy*, 5 francs. — Dépôt général à Paris, maison Pinaud (boulevard Poissonnière, 12).

M. D'A.

CORRESPONDANCE

— M^{lle} JEANNE T..., à LIÈGE. — Nous n'avons jamais voulu prétendre qu'on ne porterait plus les robes à traîne; le costume court étant la nouveauté du moment, nous avons naturellement insisté sur ce sujet d'une façon particulière, avec détails à l'appui : voilà tout.

— M^{lle} AGLAË S..., à ROCHEFORT. — Vous pouvez utiliser l'écharpe de tulle blanc qu'on vous a donnée, en la posant comme turban vapoureux sur un chapeau de paille de riz. Les deux bouts seront croisés sur le bavolet, fixés par un groupe de boutons de roses, et reviendront devant former les mentonnières.

M^{lle} EMMELINE D..., à BOURGES. — Les petits volants reprennent faveur. Il est probable que les costumes de toile en seront garnis.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes de printemps et d'été**, et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est maintenant à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend quatorze figures plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de quatorze toilettes absolument inédites, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée dès son apparition, sans retard et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD et FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

ROUVENAT (*) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.

Paris, 6, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.